

La merveilleuse quête d'Adakhan dans Manokhsor

Claude Grégoire

Number 76, Winter 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44637ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, C. (1990). La merveilleuse quête d'Adakhan dans Manokhsor. *Québec français*, (76), 62–63.

La merveilleuse quête d'Adakhan dans Manokhsor

Claude GRÉGOIRE



Après une dizaine d'années de rédaction, annoncé par de prometteurs extraits il y a plus de dix ans, *l'Oiseau de feu* de Jacques Brossard vient de prendre

son envol. Du même coup, la littérature vient de voir naître le premier tome d'une œuvre que l'on peut d'ores et déjà qualifier de marquante dans la littérature d'imagination québécoise. L'auteur du *Métamorphaux* et du *Livre de sang* a rassemblé, sous des airs de science-fiction, des mythes qui ont depuis longtemps habité la littérature universelle.

La parution de la première de cinq parties de *l'Oiseau de feu* a quelque chose d'à la fois excitant et de frustrant pour qui connaît un tant soit peu l'œuvre de Jacques Brossard. Excitant, parce que le premier tome de ce vaste roman initiatique marque, par l'ampleur du projet de cinq volumes, le point de départ d'une aventure littéraire qui correspondra à plus de deux mille pages, soit, quantitativement, à au moins cinq fois plus que toute la production fictionnelle précédente de Brossard.

Frustrant aussi le premier tome de *l'Oiseau de feu*, parce que, entraîné dans le tourbillon aventureuse du héros Adakhan, le lecteur est en bout de course laissé sur son appétit, en attente du dénouement de la quête amorcée dans les Années d'apprentissage. Soigneusement préparée, la relation des aventures

Quelle est, selon vous, la place de la science-fiction dans l'ensemble de la littérature?

J'aimerais que la science-fiction, qui est une forme typique du vingtième siècle, investisse la littérature générale, y entre. Je crois que les Britanniques nous donnent d'excellents exemples, plus que tout autre : il y a des classiques tels Orwell ou Huxley qui étaient des écrivains de littérature générale qui ont écrit deux des principaux ouvrages de science-fiction. Il y a aussi C. S. Lewis qui était théologien, à qui l'on doit une science-fiction pleine de théologie et Stapleton qui a une science-fiction métaphysique. Les gens sont toujours en peine de les classer. Et vous avez un des plus grands, James Ballard, qui pour moi est l'un des principaux écrivains britanniques actuels; il est sorti du ghetto de la science-fiction avec *Empire of the Sun*, qui est très intéressant, mais à mon avis ce n'est pas du tout son meilleur roman. Ses premiers romans catastrophiques sont, au point de vue littéraire, d'une splendeur, d'une luxuriance et d'une richesse extraordinaires. Pour beaucoup de lecteurs de science-fiction, Ballard était un «écrivain» d'abord, ce qui ne correspond pas, selon eux, à de la vraie SF; et pour les lecteurs de littérature générale, c'était un auteur de SF, donc, on ne le lisait pas !

Quel roman avez-vous donc cherché à écrire en *l'Oiseau de feu* ?

Je suis un lecteur de SF depuis longtemps, mais je lis énormément, depuis quelques années, de littérature germanique. Les Germaniques et les Scandinaves sont très proches de tout ce qui est initiatique et ésotérique. Il y a toujours un élément fantastique, même chez les réalistes. C'est de la littérature générale, mais on pourrait tout aussi bien dire que c'est du fantastique. Personnellement, en écrivant *l'Oiseau de feu*, je n'ai pas cherché du tout à écrire un

roman de SF : il s'agit plutôt d'un roman initiatique, de parenté germanique ou nordique, dont le décor, à un moment ou à un autre, relève de la SF. Par les commentaires que j'ai eus jusqu'à ce jour, le lecteur de SF, dans un roman comme *l'Oiseau de feu*, a une grande longueur d'avance sur le lecteur de littérature générale qui tombe plus facilement dans tous les panneaux. À ce point de vue-là, c'est très plaisant pour l'auteur !

De la bande dessinée au cinq tomes de *l'Oiseau de feu*. ; avez-vous un autre projet littéraire ?

Une fois terminée la révision de *l'Oiseau de feu*, c'est pour moi la fin de la période de fiction. Depuis 1945, je me livre à la rédaction d'un journal. Le but de mon journal est d'être absolument vrai, sincère jusqu'à l'indécence si nécessaire — d'autres feront les censures. C'est le factuel le plus pur possible. Je touche à tous les domaines imaginables, mais toujours d'une façon assez rigoureuse. Je ne pars pas du tout dans l'imaginaire.

Depuis deux ou trois ans, mon journal veut s'imposer contre le roman. À travers l'histoire littéraire, on voit beaucoup d'écrivains qui, à partir d'un certain âge, cessent la fiction pour tomber dans l'essai. Quand je dis tomber, je veux dire le déclin de la vie; ce n'est pas une chute au point de vue littéraire. Plusieurs vont faire leurs mémoires, leur journal.

Auparavant, il y avait chez moi un équilibre : la littérature d'imagination pure contre le droit. Ce côté divisé chez moi est toujours présent, mais le journal a pris la place du droit. ●

Leméac rééditait le *Métamorphaux*, en 1988, dans la collection Bibliothèque québécoise.

Jacques Brossard publiait «l'Engloutissement» dans l'ouvrage collectif, *Dix contes et nouvelles fantastiques par dix auteurs québécois*, Montréal, Quinze Éditeur, 204 p.

du héros est présentée comme le fruit de traductions d'un texte rapporté d'un manoir de l'île de Man : l'avant-propos, la préface fictive de l'éditeur et les notes des trois traducteurs ont l'effet indéniable d'attiser la curiosité sur le roman *l'Oiseau de feu*. Des nouvelles du *Métamorphoseux* et du roman le *Livre de sang*, écrits au début des années soixante-dix et publiés au milieu de la même décennie, on percevait une volonté de mettre en discours des éléments hétéroclites dans un ensemble narratif parfois déroutant pour le lecteur; de *l'Oiseau de feu* se dégage, les présentatifs terminés, l'impression d'une écriture séduisante, à la fois simple et sans trop d'artifices, dépouillée, mais tout de même grandiose, enrichie de remarquables descriptions qui appuient l'action : le roman entier semble vouloir se donner comme le lieu transparent de la relation d'un destin qu'on devine peu commun, celui d'Adakhan dans Manokhsor.

Fermée au monde extérieur par de hauts murs qui la ceinturent, la Cité de Manokhsor est un lieu d'interdits où plane pour chacun de ses habitants la menace de disparaître. Les allées et venues de tout un chacun sont l'objet de la constante surveillance d'archers au sang vert. Les Dirigeants de la ville permettent au peuple l'accès à des secteurs ou à des quartiers de la ville habituellement interdits lors de fêtes spécialement en hommage aux Dieux ou au Roi invisibles à la population de Manokhsor. La rencontre avec le Roi étant réservée exclusivement aux membres de certaines sociétés du Pouvoir, la tentation de l'affranchissement est grande pour le jeune Adakhan dont les rêves d'enfants traduisaient déjà un désir profond : savoir, connaître.

Sa progression a parfois la violence de l'éclair qui ouvre le chemin et perce le cœur, illumine et déchire.

Dès son enfance, Adakhan se présente comme un être curieux devant les configurations et les lois du monde qu'il habite. Il s'emploie, encore jeune adulte, à gravir les échelons le menant à la direction de la Cité. Mais le cheminement d'Adakhan ne se fera pas sans heurts. Sa progression a parfois la violence de l'éclair qui ouvre le chemin et perce le cœur, illumine et déchire. Maître forgeron, Adakhan soutire à l'Archonte de son quartier celle qui sera son amour, Lhianatha, puissant personnage s'il en est. Il s'adjoit de nombreux et fidèles amis, de sages conseillers. Il accédera aux sociétés initiatiques de Zéphirod et du Diamant noir. Toutefois la mort et les disparitions — inexplicables mais fréquentes à Manokhsor — enlèvent à Adakhan plusieurs de ses précieux alliés. Malgré les contraintes imposées par cette société servile et les embûches qui parsèment sa route, Adakhan semble bénéficier d'adjuvants dont certains ne sont représentés, dans ce premier tome de *l'Oiseau de feu*, que de façon voilée, quand leur identité n'est pas totalement cachée au lecteur comme à Adakhan : notamment le Parrain du personnage principal qui, à quelques reprises, vient le tirer de situations difficiles; ajoutons aussi ces dialogues entre des voix sans identité ni origine toujours précises, qui se manifestent presque toujours au début des chapitres ou à leur conclusion, faisant entendre leur appréciation sur le comportement du jeune homme. Surplombant les chapitres, destinataires voilés de la quête d'Adakhan, ces voix, de pre-

mière apparence spectatrices, ne viennent éclairer que précairement les pistes d'interprétation. Plus qu'un lieu de sanction des actions du personnage tourmenté d'Adakhan, les dialogues, comme récit parallèle, prennent des allures presque mythiques, et on est pas loin de croire que c'est à ce niveau que pourrait se jouer l'énigme, à moyen terme tout au moins.

Ainsi, à l'instar du dédale de Manokhsor, le premier tome du roman *l'Oiseau de feu* se présente comme un ensemble d'énigmes dont l'étagement complique la tâche de qui oserait extrapoler. L'histoire même — l'action, la suite des événements —, qui louvoie constamment entre le monde réel de Manokhsor, l'activité onirique d'Adakhan, et les voix précédant les chapitres. Dans ce récit où beaucoup d'éléments restent à être définis, il est tentant de chercher réponse dans les nombreuses citations que l'auteur a mises en épigraphe des différents chapitres du tome I de *l'Oiseau de feu*. Précédant celles de Jules Verne, Goethe, Novalis et quelques autres, il y a cette citation de Carl Jung qui dicte une lecture prudente du roman : «Toute vérité n'est qu'une avant-dernière vérité.»

De l'ensemble du récit, malgré la propension à l'action et à l'histoire, ressort la tenace impression que l'auteur s'est livré à la première étape d'un jeu narratif qui favorise la fragilité du sens des événements qui ont cours à Manokhsor. Entre le feu et les cendres d'où il doit constamment rejaillir, l'amour et la mort, Adakhan semble se transformer. Au moment de s'achever, le premier tome de *l'Oiseau de feu* laisse son héros, plus isolé que jamais, dans les soubassements de Manokhsor, dans les zones floues de son destin fabuleux. ●